

non plus aucun indice de leur passage. Je consulte ma montre, il est 3 heures passées. Mais ce qui m'effraye le plus c'est que je sens mes forces s'affaiblir, la sueur m'inonde, la faim et la soif me dévorent, et eux, avec leurs habitudes, me disais-je, peuvent continuer ainsi jusqu'à la nuit noire ! Qui sait encore si étant tout près d'eux, je ne suis pas une route parallèle sans pouvoir les rejoindre. " Serait-il possible, Mon Dieu, que vous me laisseriez ainsi périr seul, dans cette solitude ? Et les âmes de ces pauvres hommes des bois que satan retient dans ses liens, qui les délivrera ? Et ces pauvres âmes des petits enfants, ces innocentes créatures qui ne vous ont jamais offensé, qui versera sur leurs fronts l'eau du baptême pour leur ouvrir les portes du ciel ? Bonne Sainte Vierge vous ne le permettrez pas ; écoutez m'a prière ! " Réconforté par cet épanchement du cœur, ou plutôt par une nouvelle bénédiction du ciel, je reprends ma course avec un peu plus de courage.

" Je gravissais une pente assez douce d'une colline, lorsque parvenu au sommet j'aperçus mes deux sauvages assis sur une élévation voisine. Je crus même voir qu'ils avaient allumé du feu pour y passer la nuit. Pourvu, me disais-je, que, m'ayant aperçu, ils ne se relèvent pas pour poursuivre plus loin.

" Je descends donc dans la petite baisseur qui me séparait d'eux, et remonte la pente aussi vite que je le puis. J'aperçois mes deux sauvages assis en effet près d'un petit feu, en frais de faire rôtir les quelques poissons de la pêche du matin qu'on avait réservés pour le dîner.

" Feignant de n'être pas fatigué, bien que je fusse à peine capable de mettre un pied devant l'autre sans buter à chaque instant : " Comment, leur dis-je, en passant devant eux, vous êtes déjà campés, et le soleil est encore haut ! il n'est pas encore cinq heures ! Allons, allons, encore plus loin."

" Je feins de passer outre, mais je reviens aussitôt les trouver : " pourtant vous avez

bien raison, la course est assez bonne pour aujourd'hui. " Pas un mot de réplique ni de l'un ni de l'autre !

" Le repas est bientôt prêt.

—Mangez, Père, dit l'un, le souper est maigre, l'on n'a pas de caribou !

—Le bon Dieu nous protège, dis-je, en dévorant mon poisson, comment se plaindre lorsqu'on a de si excellent poisson ?

" Le reste du repas se prit dans le silence, et après avoir fumé une pipe, chacun se choisit un gîte pour y passer la nuit.

" Descendus à la rivière de grand matin le lendemain, la pêche nous fournit, comme la veille, ample provision pour le déjeuner et le souper, car le dîner, le plus souvent, se prend en blanc.

" Nous nous installons dans le canot à nos places ordinaires, un sauvage en avant, l'autre en arrière, et moi au milieu entre les deux.

" A peine étions nous partis que je tire mon bréviaire et me mets à le réciter. Il parle à Dieu, se dirent les sauvages, nous pouvons converser, il n'entend plus rien.

—Dis donc, toi, crois-tu que le Père l'a fait exprès pour manquer le caribou ? Nous étions tout près !—Peut-être qu'il ne sait pas bien tirer.—Oh ! un caribou, ça ne se manque pas, il faut le faire exprès.—Si c'eût été le P. Arnaud, je suis bien sûr qu'il ne l'aurait pas manqué.

" Puis après une longue pause :—Croistu, dit le premier, qu'il était gras, le caribou ! Quel beau poil il avait ! quels bons morceaux il aurait fournis ! Oh ! pour sûr, il l'a fait exprès.—On était bien près, et c'est difficile de manquer un caribou."

Et toute la journée à répéter de semblables colloques, dès que le Père prenait son bréviaire.

La journée se passa comme la précédente, et l'on mit à terre le soir pour y passer la nuit. Toujours même silence de la part des deux sauvages.

" Je ronflais entortillé dans ma couverture, dit le P. Lacasse, lorsque dans la nuit, je me sentis excité par quelqu'un. Je me